

Les « âmes mortes » chinoises ressuscitées

Le réalisateur Wang Bing fait resurgir de l'oubli les morts des camps de rééducation chinois des années 1950-1960 dans un documentaire-fleuve, fondé sur les récits de dizaines de survivants



Un des rescapés du camp de Jiabangou témoigne dans « Les Âmes mortes », le documentaire-fleuve qui sort en trois parties sur les écrans français le 24 octobre. Pour la production et la distribution, la France a largement contribué à son existence. PHOTO DR

CHRISTOPHE LUCET
c.lucet@sudouest.fr

Wang Bing ne pourra pas montrer son dernier film en Chine avant longtemps. Car ce que raconte « Les Âmes mortes » est toujours tabou dans un pays qui a pourtant tourné la page du maoïsme depuis 40 ans et dont le décollage a permis une légère ouverture politique et culturelle. « J'ai profité de la période pour tourner mais il est encore impossible de diffuser le film dans mon pays », témoigne le réalisateur chinois de passage à Pessac (Gironde) pour présenter son documentaire-fleuve (trois parties, 8 heures de projection) consacré à la mémoire des camps de rééducation de la Chine de la fin des années 1950.

Les « âmes mortes » sont celles des 3 200 prisonniers – dont une trentaine de femmes – qui passèrent par le camp de Jiabangou, perdu dans la province du Gansu sur les bords inhospitaliers du désert de Gobi. Accusés d'être des contre-révolutionnaires « droitiers », ils tentèrent de survivre dans le travail forcé et une famine qui frappait aussi des pans

entiers de la campagne chinoise, écrasée sous les réquisitions du « Grand Bond en avant » décrété par Mao Zedong.

Le « Lanzmann chinois » ?

Cinq cents échappèrent à cet enfer. Et c'est à la rencontre des plus âgés encore vivants, dispersés à travers la Chine, que Wang Bing est parti en 2005 pour un marathon mémoriel basé sur de longs récits en plans

fixes, et qui appelle immanquablement le parallèle avec « Shoah ».

Interrogé sur la parenté avec le film-monument de Claude Lanzmann, le Chinois élude : « je respecte ce grand réalisateur mais nos films sont très différents, car je me suis borné à recueillir les témoignages sans parti pris, et j'étais seul avec de grosses contraintes ». Forcé de prendre des précautions pour approcher les témoins dont certains préférèrent finalement garder le silence,

Wang Bing se savait surveillé : « le gouvernement était bien sûr au courant de mes visites mais j'allais chez les gens sans rendez-vous et je ne filmais qu'à l'intérieur ».

Seule exception : les plans de la campagne du Gansu où exista le camp avant qu'il ne soit démoli et remplacé par des cultures au milieu desquelles, grâce au gardien retrouvé et apprivoisé, Wang Bing a pu fil-

Wang Bing, documentariste social

Son premier film, « À l'Ouest des rails » (2003), avait été projeté lors du 24^e Festival du film d'histoire de Pessac en 2013. Sa longueur – neuf heures pour raconter la fin du complexe industriel de Tie Xi – fait écho à celle des « Âmes mortes » qui sort le 24 octobre en France. Avec ce nouveau documentaire au long cours qui ausculte la mémoire enfouie de l'arbitraire des années Mao, Wang Bing, 51 ans, étoffe une filmographie qui lui a déjà valu plusieurs distinctions.

En 2017, le festival de Locarno lui a décerné son « Léopard d'or » (photo) pour « Mrs Fang », documentaire sur les huit dernières années d'une femme atteinte de la maladie d'Alzheimer. En 2012, « Les Trois sœurs du Yunnan », autre documentaire sur la dure vie de trois petites filles de la



campagne, avait été présenté à la Mostra de Venise. Celle de 2016 lui avait décerné le prix du meilleur scénario pour « Argent amer », autre documentaire sur la vie sociale dans la Chine d'aujourd'hui.

mer des ossements. « Il m'a aussi montré une photo du camp à l'époque ». Ces restes lacunaires sont magnifiés par les récits des témoins que le cinéaste s'est borné à juxtaposer pour laisser s'exprimer leur force brute.

Mao et les « 5% d'opposants »
Pourquoi furent-ils arrêtés ? « La plupart ne savaient pas ce qu'on leur reprochait. J'ai fini par comprendre que le Parti communiste chinois cherchait à tout prix des opposants pour faire durer le mouvement révolutionnaire. Mao avait coutume de dire qu'il y avait toujours 5% d'opposants : il fallait faire peur aux gens, parfois les encourager à s'exprimer, ce qui permettait d'écarter les mécontents ». Rééduqués sous contrainte, les « droitiers » morts ou vifs furent réhabilités à partir de 1978, mais sous conditions. « Cela se passa en deux étapes : la "rectification" puis la "réhabilitation", mot utilisé pendant la Révolution culturelle ».

Fils de paysans, le réalisateur sait l'épreuve que fut la grande famine, et l'atrocité de ses scènes de cannibalisme, le tout raconté dans un livre fameux (1) par l'historien Yang

« Je n'ai pas plus de talent qu'un autre mais j'ai rencontré ce sujet et je voulais faire quelque chose pour eux »

Yisheng. « Il a travaillé sur des archives officielles pour reconstituer la période et établir cette stèle aux dizaines de millions de morts, mais ma démarche est différente ».

Wang Bing se souvient qu'adolescent, il portait des loques et que la famille se demandait toujours s'il y aurait assez à manger. « La question des subsistances n'a été réglée qu'au début des années 1980, quand les paysans ont pu cultiver leurs lopins ».

L'écho des camps de Ouïgours

À ces victimes sans sépulture, découvertes par hasard en 2004 lorsqu'un ami lui fit lire le roman de Yang Xian Hui « Adieu Jiabangou » et dont il acheta aussitôt les droits, le cinéaste dédie le film. Un morceau de bravoure y est précisément l'enterrement d'un des rares survivants du camp maudit. « Je n'ai pas plus de talent qu'un autre mais j'ai rencontré ce sujet et je voulais faire quelque chose pour eux. Alors j'ai réalisé ce long travail de mon mieux, sans perdre de temps. »

Est-il sensible au sort des Ouïgours, ces musulmans du Xin Jiang emprisonnés par centaines de milliers pour raisons politiques par le régime actuel de Xi Jinping ? « Je ne sais presque rien sur ce sujet, et vous savez, la Chine n'a pas encore mené la même réflexion qu'ici sur sa propre histoire. » À sa façon, Wang Bing apporte sa pierre à un travail qui ne fait que commencer.

(1) « Stèles. La Grande famine en Chine, 1958-1961 », Seuil, 660 p., 2012.